
H-France Review Vol. 18 (October 2018), No. 209

Nathalie Pigault, *Les Faux Napoléon, 1815-1823 : Histoires d'imposteurs impériaux*. Paris: CNRS Editions, 2018. 217 pp. €20.00 (pb). ISBN 978-2-271-09285-4.

Compte-rendu par Brigitte Mahuzier, Bryn Mawr College.

L'ouvrage de Nathalie Pigault, *Les Faux Napoléon*, publié aux Editions CNRS, qui propose d'atteindre le vrai (la société rurale du début de la Restauration) par le faux (quatre escrocs qui se font passer pour Napoléon), est le produit d'une étude attentive et minutieuse de quatre cas d'imposteurs impériaux, qui, entre 1815 et 1823, sévissent dans quelques départements de l'est de la France. L'approche s'apparente aux techniques de la microhistoire simultanément initiées par Carlo Ginzburg et Natalie Zemon Davis. On part d'un fait divers et de l'histoire, auparavant ignorée, d'un individu de classe populaire (e.g : Menocchio, un meunier italien pour Ginzburg; Martin Guerre, un soldat qui revient réclamer sa femme et ses terres pour Zemon Davis), et par la consultation d'archives, on retrace, à travers un moment de la vie de cet individu, une histoire dont les filaments nous entraînent au cœur d'un temps et d'un lieu qui se mettent à vivre sous nos yeux. Par un épiluchage systématique des traces laissées par quatre imposteurs, dans les archives départementales et nationales: dossiers de procédure correctionnelle avec ses dépositions, bulletins de police, interrogatoires, compte-rendus d'audience, ainsi que dans les journaux et autres sources imprimées (correspondance, mémoires, manuels hospitaliers), Nathalie Pigault nous rapproche du réel, de cette matière brute et fourmillante des archives dont elle extrapole un pan d'histoire sociale et politique. Et par la même occasion, en reconstruisant, à partir de ces informations patiemment glanées, l'histoire courte et tronquée (apparition-disparition) de ces quatre individus, elle nous ouvre la voie royale de l'imagination.

Comme les romanciers réalistes le savent bien, car ils se sont souvent inspirés d'un fait divers dans la presse pour construire leurs romans (Stendhal, Flaubert, Zola, les Goncourt pour citer les plus connus), rien de tel qu'un fait divers pour justifier le caractère authentique de la réalité représentée et mieux leurrer le lecteur. Dans les cas qu'il nous est donné de lire dans cet ouvrage, il ne s'agit pas, bien évidemment, de faire du roman, mais de l'histoire, non pas de leurrer mais d'éclairer le lecteur. Le processus scientifique du travail de l'historien—délimitation du champ d'analyse, usage des sources, rigueur de l'argumentation—est ici mis en avant pour que ce travail se démarque de celui du romancier, du feuilletonniste, de la petite histoire, et qu'il s'inscrive dans la Grande Histoire. Comme le déclare la quatrième page de couverture (celle qu'on lit en premier et qui se propose de guider notre lecture), ces « histoires d'imposteurs impériaux »—sous-titre de l'ouvrage—« loin de n'être qu'anecdotes en marge de la Grande Histoire, sont puissamment révélatrices du climat de l'époque. Elles donnent à voir les préoccupations, les attentes, les craintes des populations, surtout rurales », et ces faux Napoléon, conclut le laïus de couverture, nous offrent en outre une image vraie du souvenir (qui comme tout souvenir est partiel, partiel et déformé par le temps) du vrai Napoléon.

Tout cela est parfaitement justifié par l'approche et le contenu de l'ouvrage. On part à la recherche d'une époque, historiquement courte puisqu'il s'agit du début de la seconde Restauration, celle qui remet au pouvoir Louis XVIII après l'épisode des Cent-Jours, et géographiquement limitée à quelques départements du sud-est de la France, et à la recherche, plus évanescence, non seulement d'un segment

de la population mais aussi d'un personnage dont le pouvoir mythographique est symboliquement évoqué par le photo-montage en première page de couverture: bicorne en feutre noir et étroit manteau gris, tous deux provenant du Musée national du château de Fontainebleau. Ces simples objets, coquilles vides et immédiatement reconnaissables du « petit caporal » ou comme on l'appelait affectueusement dans les campagnes du « petit tondu », placent la mythographie au centre du projet historiographique. Une mince tranche de la photo – détail se focalisant sur trois boutons de la redingote et la fameuse cocarde tricolore accrochée au bicorne – est reprise en quatrième de couverture, comme pour nous rappeler à la durabilité du mythe napoléonien, dont cet ouvrage est le dernier témoin en date.

En effet, *Les Faux Napoléon* s'inscrit dans la lignée du travail de Jean Tulard, qui en a écrit la courte préface et dont les ouvrages, en particulier *Le Mythe de Napoléon*, publié en 1971, ont fait date dans l'historiographie de la légende impériale. Comme les nombreuses notes se rapportant aux archives le prouvent, le livre, pour citer le préfacier, est « parfaitement documenté » (p. 10). Mais il est aussi, par son sujet et les questions philosophiques qu'il soulève (la question du faux et son rapport au vrai, concernant ici la connaissance et la reconnaissance, l'identité et la mystification, la croyance, la folie) particulièrement ambitieux et captivant--et cela presque envers et contre lui-même. Si les sources archivistiques et les questions posées témoignent du travail appliqué et de l'esprit soigneux, voire circonspect, d'une bonne élève, cet ouvrage contient aussi des éléments inexplorés, voire inconscients, du champ social historique qu'il propose d'examiner, et qui tendent à le déborder.

Dans la bibliographie, assez mince il faut le noter, on cherche en vain une référence dont le sujet porte également sur les faux Napoléon: *L'homme qui se prenait pour Napoléon*, publié en 2011 chez Gallimard, par l'historienne Laure Murat. Dans son approche foucauldienne de la folie à ce qu'elle décrit comme une époque troublée « de passion démocratique » (entre 1789 et 1871), Murat part d'un fait constaté : au lendemain du retour des cendres de l'empereur, en 1840, l'asile de Bicêtre voit arriver quatorze individus qui se prennent chacun pour Napoléon. La folie, dans l'imaginaire populaire, est désormais liée au personnage de l'empereur. Ce qui est captivant chez Pigault c'est que, dans cette période (1815-1823) qui est la sienne, plus délimitée dans le temps et l'espace--même si le dernier chapitre nous projette en avant, sur l'image « d'une foule émue [...] accueill[ant] les restes de l'Empereur en 1840 » (p. 182)--, nous sommes, dans le reste du volume, aux racines du mythe, avant le partage que tenteront de faire les aliénistes entre raison et folie, et pourtant au moment où les récits les plus fous alimentent déjà le mythe du retour du Petit Caporal à la redingote grise. Nous sommes à une autre époque que celle des aliénés de Bicêtre, beaucoup plus tôt, et cependant tout aussi troublée par des passions politiques, entre une population déçue et inquiète qui se sent menacée de perdre les « conquêtes » de la Révolution (début du bonapartisme populaire), et un gouvernement autoritaire qui entend faire régner l'ordre et éradiquer toute trace du passé révolutionnaire dont il craint avant tout les excès. Et si le Napoléon de cette période, le Napoléon de Pigault, comme le montrent les imitations des faux Napoléon, est du côté du peuple, et en particulier du peuple des campagnes, c'est qu'il n'est pas encore celui de Murat, des monomanes « qui se prennent pour » lui. La « napoléonité » n'est pas à ce moment précis un phénomène parisien, en passe de devenir une sorte d'état latent de fébrilité nationale; elle reste dans les campagnes, à l'état brut et sporadique, alimentée non seulement par les fables les plus inconcevables, mais aussi par tout un courant populaire et rebelle, que le gouvernement de la Restauration et ses élus tentent de réprimer de façon organisée et systématique.

C'est ce que montre la troisième et dernière partie de cet ouvrage, la plus pertinente et utile pour comprendre le climat socio-politique de l'époque et, de façon presque contradictoire, le caractère relativement inoffensif de « nos » faux empereurs (Pigault utilise quasi systématiquement le possessif, un tantinet paternaliste, en parlant d'eux). Tout en soulignant que la seconde Restauration était sévèrement fragilisée par le retour de Napoléon et l'épisode des Cent-Jours, cette partie, intitulée « La répression organisée par le gouvernement », montre également que les usurpateurs d'identité impériale ne présentaient pas en eux-mêmes de graves menaces pour les autorités de la Restauration, et que, s'ils étaient pris au sérieux par les agents royaux, c'était sans doute pour se faire bien noter, prouver leur loyalisme et leur esprit civique. Il s'agissait avant tout de prévenir les populations d'un danger non pas

tant politique que sociétal, les invitant à participer à la surveillance d'individus jugés suspects et pour la plupart provenant de vastes groupes de populations migrantes: journaliers, colporteurs, avec dans le lot d'anciens militaires.

C'est bien parmi eux que se trouvent trois de « nos » usurpateurs: Mathieu Félix, Jean-Baptiste Ravier et Jean Charnay, tous trois anciens militaires retirés et itinérants, vaguement instituteurs, guérisseurs, escrocs au petit pied, profitant de la crédulité de quelques individus rencontrés sur leur chemin (entre l'été 1815 et 1817), et dont les peines (prison et amendes) sont détaillées avec précision, pour en montrer la sévérité croissante jusqu'à la mort de Napoléon en 1821. Félix, Ravier, Charnay: trois personnages qui n'en font qu'un et qu'on finit par confondre et prendre pour trois versions issues du même moule. Or, Pigault inclut un quatrième imposteur, Hilarion Tissot, ce qui perturbe, élargit et déstabilise son projet, mais y ajoute une note qui n'est pas étrangère à son propos et le rapproche de celui de Murat: la folie.

Tissot n'a pas du tout le même profil ni le même parcours que les trois autres. Ce n'est pas un ancien militaire mais un moine séculier de l'ordre hospitalier de Saint Jean-de-Dieu; il provient d'un milieu différent, érudit, et reçoit les encouragements de l'administration locale dans son projet de transformer un château de Lozère en un asile d'aliénés. Fascinante histoire qui nous entraîne hors de l'approche méticuleusement archivistique employée pour les trois autres compères car elle repose non sur des documents d'archives ni sur la presse de l'époque, mais sur les mémoires du préfet de Lozère, Armand Marquiset, publiées en 1903. D'autre part, avec Tissot on sort du champ historique du début de la seconde Restauration dans lequel évoluaient nos trois premiers Napoléon (1815-17), et avec la Lozère, du champ géographique des départements frontaliers se trouvant sur le trajet du « retour de l'aigle », de la fameuse « voie impériale. » Tissot, semble-t-il, n'est pas un homme qui *se faisait passer pour* Napoléon, mais qui bénéficiait d'un certain prestige car, nous dit-on, la population aux alentours de son château d'aliénés *le prenait pour* Napoléon. Là nous atteignons le caractère mystérieux et romanesque du personnage. À partir d'une scène extraite des *Mémoires* de Marquiset, scène que Pigault voit à juste titre comme « sortie tout droit d'un roman moyenâgeux » (p. 40) et qui décrit la visite du sous-préfet au château de Tissot, on nous invite à imaginer les nombreuses raisons pour lesquelles les populations aux alentours de son château, contre toute vraisemblance, puisque cette scène a lieu deux ans après la mort de Napoléon, le prenaient pour Napoléon. Avec Tissot, plus encore qu'avec les trois autres imposteurs, on quitte l'histoire des mentalités, solidement ancrée dans les documents de l'époque, et on entre dans une zone grise et fantasmagique de l'historiographie, qui rappelle le Michelet de *La Sorcière*, chevauchant histoire et fiction, faits et légendes.

Restons un moment avec les trois premiers « faux Napoléon » dont Pigault décrit soigneusement les méfaits dans les deux premières parties de son ouvrage. Il ne s'agit pas pour eux de *se prendre pour* Napoléon mais de *se faire passer pour* Napoléon, et la différence est importante puisqu'il est question, comme le souligne Jean Tulard dans son préface, de « vrais escrocs. » L'escroc, l'escroc « vrai », sait exactement ce qu'il fait, et la conscience de ses actes est son mode de fonctionnement primordial: il sait se mettre en scène, jouer le personnage, et d'ailleurs tout lui est permis puisque dans la plupart des cas, il joue un personnage qui lui-même se fait passer pour un autre personnage devant rester incognito, sauf au regard de quelques individus choisis à qui il divulgue ou, plus subtilement, laisse apparaître sa « vraie » identité impériale: ceux qu'il va berner pour en retirer des avantages en argent, nourriture, vêtements, etc. L'escroquerie est parfaite et, comme le dit Pigault, « cette confusion est digne des meilleures scènes de quiproquos du théâtre comique » (p.69). On nous laisse imaginer des scènes hilarantes, où l'un des faux Napoléon, se cachant sous une fausse identité (en réalité la sienne propre), révèle juste ce qu'il faut à ses victimes (le fameux ruban rouge de la Légion d'Honneur dont, nous dit-on, Napoléon ne se sépare pas) pour se faire « reconnaître. »

La question que l'on se pose, comme se la pose Hilarion Tissot, est : comment est-ce que cela marche? Qu'est-ce qui fait que l'on croie à quelque chose qui pourtant, raisonnablement, ne fait aucun sens? Cette question de la croyance, liée à celle des bruits et des rumeurs, forme la toile de fond de tout cet ouvrage, en particulier des deux premières parties--« Les Faux Napoléon et la crédulité publique » et

« La construction d'une légende populaire »—ainsi que la conclusion. C'est ici que résident les limites épistémologiques de cet ouvrage. Pigault semble souvent hésiter entre, d'un côté, la plus circonspecte attitude vis-à-vis de son sujet, utilisant le négatif-interrogatif pour suggérer des hypothèses assez banales sous forme de questions : les multiples actes généreux dont bénéficient les faux Napoléon « ne montrent-ils pas que la population est dans sa majorité attachée à l'Empereur? » (p. 78), les rumeurs sur son retour « ne révèlent-elles pas la naissance d'une légende impériale? » (Ibid.); et de l'autre côté, produisant les déclarations les plus emphatiques sur la soi-disant crédulité populaire, comme par exemple dans cette introduction au chapitre quatre sur « La réaction des habitants » : « La crédulité des populations à l'égard de nos quatre Napoléon est énorme. La plupart croient immédiatement, sans même sourciller, que l'Empereur des Français, venu reconquérir sa couronne, se trouve devant eux » (p. 67); ou encore cette conclusion sur les populations rurales « totalement crédules [qui] voient arriver les prétendus empereurs sans étonnement » (p. 185). Cette dernière tendance à essentialiser son sujet contredit le projet théorique de cet ouvrage qui est de ne pas se satisfaire des clichés romantiques sur la soi-disant naïveté profonde et infantile des populations rurales, leur « crédulité sans bornes » (p. 72), et de saisir un milieu, une sorte d'horizon d'attente qui, de façon beaucoup plus subtile, « impose son personnage à l'escroc » (p. 184).

C'est ce que fait Pigault dans le meilleur de ce livre. L'imposture identitaire est un cas d'escroquerie particulièrement fertile pour les historiens, car l'imposteur est un personnage-miroir qui reflète les attentes, les désirs et les craintes de la population. On saisit mieux, en lisant cet ouvrage, différentes craintes de la population: celle de voir disparaître les acquis de la Révolution, et réapparaître, surtout en période de disette, les charges, taxes et impôts de l'Ancien Régime, l'injustice de la conscription, favorisée par le retour des hostilités, surtout dans les départements frontaliers de l'Est du pays. Tout un paysage mental se dessine et se précise au fil de la lecture, et comme l'histoire de l'imposture de Martin Guerre qui se faisait passer pour Jean du Thil, histoire restituée par Natalie Zemon Davis à travers les documents d'archives de son procès et de sa condamnation, nous la rendent vivante et dégagée de nos *a priori* sur le « moyen âge », celle de nos imposteurs impériaux, dans le meilleur des cas, nous conduit aux sources d'un mythe qui continue à alimenter notre imaginaire et nous offre un petit pan de l'histoire troublée de cette Restauration qui fit les beaux jours du roman historique, déjà atteint de « napoléonité » comme *Le Rouge et le Noir* et *Le Colonel Chabert*.

On lit avec grand plaisir cet ouvrage qui, malgré ses tendances aux récapitulations emphatiques et simplificatrices et ses envolées lyriques en fin de parcours—les tribulations des imposteurs sont comparées à des « battements d'ailes d'oiseaux de contrebande » (p. 185)—est solidement ancré dans le détail du travail archivistique. Et ce qui ajoute à ce plaisir est que, comme une enquête policière à la David Lynch, cet ouvrage nous met en contact avec ses zones d'ombres (le mystère Hilarion reste entier) et, comme ne le ferait pas le roman classique, nous entraîne sur les pistes inabouties de la réalité, « encore plus extraordinaire » (p.10). La « femme Valençot », « cette trop crédule femme » (p. 46), est mentionnée dix-huit fois au cours des chapitres, et on ne saura jamais ce qui a pu la motiver à donner une partie de sa fortune à Jean Charnay. Certains documents en Annexe, loin de résoudre le mystère, l'accentuent. Le portrait de Tissot par un psychiatre espagnol (annexe no. 3) ajoute une note sinistre de grand inquisiteur à celui plutôt débonnaire qu'en fait Marquiset. Quant à la lettre (annexe no. 11) que Charnay envoie au procureur du roi pour tenter de se disculper en incriminant la « femme Vallençot » [sic], elle brouille merveilleusement les pistes. Suggérant une liaison adultère entre elle et « le nommé Combe » [sic] qui lui « aver donner cinq franc pour [s]e tair » [sic] en l'obligeant, dit-il, à jouer la comédie de l'usurpateur, cette lettre contient à elle seule tout un roman. Comme l'image dépliée de la fleur de lys qui recèle un aigle impérial, les deux figurant sur le même document en annexe no. 8, le livre de Pigault déplie un pan d'histoire, et avec ses faux Napoléon/vrais escrocs, d'autres histoires, réelles et fabuleuses. A nous lecteurs de faire le tri—ou non.

Brigitte Mahuzier
Bryn Mawr College
bmahuzie@brynmawr.edu

Copyright © 2018 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172